ÉLOGE

DE

A. DECHAMBRE

ÉLOGE

DE

A. DECHAMBRE

LU A LA SÉANCE PUBLIQUE ANNUELLE

DE LA SOCIÉTÉ MÉDICO-PSYCHOLOGIQUE DU 29 AVRIL 1889

PAR

LE D[r] ANT. RITTI

Secrétaire général de la Société,
Médecin de la Maison nationale de Charenton,
Lauréat de l'Académie de médecine.



PARIS

OCTAVE DOIN, ÉDITEUR

8, PLACE DE L'ODÉON, 8

—

1890

ÉLOGE

DE

A. DECHAMBRE

Messieurs,

Notre siècle a vu des médecins qui, sans titre officiel ni attache à aucun corps constitué, surent acquérir, grâce à leur savoir et à leur talent, une autorité légitime : leurs appréciations étaient impatiemment attendues, leurs critiques redoutées et leurs conseils fréquemment suivis. Ces médecins étaient des journalistes; ils se nommaient Jules Guérin, Amédée Latour, Peisse, Dechambre, Brochin : tous esprits supérieurs et écrivains d'un rare mérite, également passionnés pour la propagation de la vérité scientifique et la défense des droits professionnels.

Le premier — le maître — fonda la *Gazette médicale de Paris*, dans laquelle les autres firent leurs pre-

mières armes. Savant de premier ordre, mais tempérament agressif, il aimait la lutte et la recherchait; il se jetait volontiers en pleine mêlée, frappant d'estoc et de taille, ne concédant jamais rien, sûr, en agissant ainsi, de faire taire ses adversaires et de rester maître du champ de bataille.

Intelligence de moindre envergure, mais nature plus souple, Amédée Latour était admirablement doué pour faire valoir les idées des autres. Pendant près d'un demi-siècle, il a mis sa plume si vive et si alerte au service des causes les plus diverses, dont la plupart excellentes; mais ce qu'il a dépensé d'esprit, de verve et de sensibilité, pour fonder et développer l'Association générale des médecins de France, ceux-là seuls le savent qui ont pris la peine de feuilleter la collection de l'*Union médicale*.

Brochin, Dechambre et Peisse étaient, à des degrés et à des titres divers, des philosophes, que le souci constant des idées générales éloignait de l'empirisme pur. Pour eux, l'étude de la médecine était moins un but qu'un moyen, celui d'augmenter la somme des connaissances scientifiques, seul terrain solide sur lequel puissent s'édifier les plus hautes spéculations. De tels esprits accueillirent avec faveur la création de la Société médico-psychologique, qui devait se consacrer à l'étude de la nature humaine sous ses multiples aspects. Tous trois s'y firent inscrire comme membres fondateurs et prirent une part active à ses travaux.

Nommé, dès le premier jour, secrétaire général, Dechambre eut la délicate mission de guider les premiers pas, nécessairement un peu timides, de notre Compagnie, qui depuis a pris une extension que ses débuts ne permettaient guère de prévoir. Cela seul suffit pour que nous honorions sa mémoire; mais les services signalés qu'il a rendus à la médecine ne sauraient nous

laisser indifférents. C'est pour moi une tâche bien douce de vous les rappeler et de rendre ainsi un dernier et solennel hommage à ce savant distingué, d'un esprit si juste et si pénétrant, à ce moraliste fin et délicat, qui a bien voulu m'honorer de son amitié.

Amédée Dechambre naquit à Sens (Yonne), le 12 janvier 1812. Son père, modeste employé de la sous-préfecture, mourait deux ans après, victime de son dévouement. C'était en février 1814. Les alliés, après douze jours de siège, avaient pris la ville d'assaut. Livrée au pillage, rien n'y fut épargné, pas même l'Hôtel-Dieu; les sœurs, l'économe, l'aumônier, tous avaient fui devant la soldatesque en fureur, et les nombreux malades qui s'y trouvaient, atteints du typhus, y restèrent abandonnés sans soins et sans direction. C'est alors que le père de Dechambre, « sollicité au nom du bien public, selon les « expressions mêmes du *Registre des bienfaiteurs des « hospices de Sens*, consentit à se charger de cette « dangereuse mission. Mais, au bout de quelques jours, « il fut atteint de la maladie qui enlevait tant de mal- « heureux autour de lui, et succomba victime de son « dévouement, emportant du moins les regrets de la « Commission des hospices et ayant bien mérité de la « ville entière. »

Cet acte d'abnégation devait avoir sa récompense. La municipalité de Sens ne fut pas ingrate : par une délibération en date du 8 avril 1823, elle accorda à Amédée Dechambre, ainsi qu'à son frère Paul-Édouard, une demi-bourse au collège de la ville. C'était, pour une famille dans la gêne, un secours inespéré, et, pour les deux enfants, le moyen de continuer des études commencées avec succès.

Dechambre conserva toujours pieusement la mémoire de ce bienfait, et, l'occasion s'en présentant, il en

exprima sa publique gratitude. Le 22 décembre 1880, il fit hommage à la bibliothèque de sa ville natale d'un exemplaire du *Dictionnaire encyclopédique*, et il écrivit, sur la première page de cette œuvre, la dédicace suivante : « J'offre cet ouvrage à la ville de Sens « comme un témoignage de reconnaissance pour l'ins- « truction que j'ai reçue gratuitement dans son collège, « et comme hommage à la mémoire de mon père dont « un acte de dévouement, accompli en 1814 au prix de « sa vie et mentionné sur les registres de la municipa- « lité, m'a valu cette précieuse faveur. »

Dans ce collège, alors réputé pour un des meilleurs de la province, Dechambre fit, en compagnie de camarades dont les noms ont acquis une certaine célébrité : Camille Doucet, Charton, Vuitry, d'excellentes études classiques; il y puisa cet amour des lettres antiques qui ne le quitta jamais. Il considérait avec raison cette première éducation littéraire comme une semence déposée dans l'esprit, qu'il ne fallait pas laisser dépérir. Cette culture assidue des humanités, tout en procurant les plus vives jouissances, est, il faut l'avouer, la meilleure et la plus admirable des préparations pour les luttes du journalisme; elle permet de polir les armes que la science médicale fournit.

Ses classes terminées, Dechambre vint à Paris pour y commencer ses études de médecine : il avait dix-sept ans, très peu de ressources et aucune protection. Tout le pressait à faire vite afin de se procurer des moyens d'existence. Il choisit le chemin le plus court, en prenant des inscriptions en vue d'obtenir le grade d'officier de santé. Mais un esprit de cette trempe a beau être pressé par le besoin; le sentiment de sa valeur, le désir d'arriver plus haut, l'atmosphère ambiante même, tout réagit sur lui. Écartant cette prudence timide qui l'empêche de prendre l'essor, il abandonne les voies étroites

qu'il semblait devoir suivre paisiblement et marche avec assurance dans un champ moins limité.

Il se mit vaillamment à l'œuvre et put conquérir, un an après son arrivée à Paris, le diplôme de bachelier ès sciences physiques, seul titre exigé alors au début des études médicales. En 1831, il se présentait au concours de l'externat des hôpitaux et fut reçu. Dès lors, notre jeune étudiant put faire ce qu'il désirait si vivement : il prit ses inscriptions pour le doctorat ; il obtint même du Conseil royal de l'instruction publique l'autorisation de faire convertir en inscriptions pour le doctorat celles qu'il avait prises en vue du grade d'officier de santé.

Pour vivre à Paris, Dechambre ne recevait de sa mère qu'une subvention de quinze francs par mois. On se demande avec raison comment, avec ces ressources plus que modiques, il arrivait à faire face aux difficultés de l'existence et aux exigences dispendieuses des études qu'il avait entreprises. Un de ses biographes (1) nous assure qu'il « y parvint cependant, non seulement à « force d'économies et en se refusant de connaître aucun « des faciles plaisirs de la vie d'étudiant, mais surtout « en associant sa vie à celle de son camarade Mercier, « en s'installant avec lui dans une modeste chambre, « où — c'est lui-même qui le rappelait souvent — ils « préparaient de leurs mains un repas plus que frugal.

---

(1) L. Lereboullet, *A. Dechambre, sa vie, ses œuvres;* Paris, 1887, p. 10. — C'est assurément la biographie la plus complète et la plus exacte qui ait été publiée sur Dechambre; nous croyons même qu'il est difficile de faire mieux. Notre savant ami, M. Lereboullet, a épuisé le sujet; nous devons ajouter qu'il l'a traité, non seulement en érudit, mais en homme de cœur. Le portrait qu'il a tracé du maître restera. Venant après lui, notre tâche devenait plus facile : nous n'avions qu'à puiser dans les renseignements si nombreux qu'il nous fournissait. Nous en avons largement profité ; et si cet Eloge a quelque valeur, il le devra surtout à cette collaboration.

« Leurs frais d'intallation, de chauffage et d'éclairage « étaient ainsi partagés, et, il faut le dire, réduits à « presque rien. Les bibliothèques publiques leur fournirent les livres dont ils avaient besoin; les cours de « la Faculté et les cliniques hospitalières leur enrichissaient la mémoire de notions et de faits dont ils « savaient, dans leurs conférences du soir, discuter la « portée et résumer les enseignements. Quelques leçons « données par-ci par-là à des étudiants pressés d'obtenir « leur diplôme de bachelier; plus rarement la copie de « travaux littéraires ou la rédaction d'observations « médicales, venaient accroître leurs modestes ressources. Ils en profitaient alors pour aller, l'estomac « léger, mais l'esprit tout rempli de leurs souvenirs « classiques, s'enthousiasmer, au Théâtre-Français, en « écoutant les chefs-d'œuvre de Corneille ou de Racine. »

Ces petites débauches artistiques, Dechambre les trouvait trop rares, à son gré. Pour les recommencer, il employait toutes les ressources de son esprit ingénieux, cherchant à attendrir son ami et à le décider à ouvrir la bourse commune. Vains efforts ! Il en était, le plus souvent, pour ses frais de diplomatie. Mercier eût, sans doute, été heureux de satisfaire ces goûts de dissipation, mais la dure et inflexible nécessité l'obligeait à de pénibles refus.

Lorsque le choléra éclata à Paris, en 1832, Dechambre, comme tous les étudiants en médecine, fit son devoir : il fut attaché à une ambulance desservant le quartier de la place Maubert, et, pendant toute la durée de l'épidémie, il demeura à son poste, donnant ainsi, à l'âge de vingt ans, un exemple de ce courage médical qu'il devait célébrer soixante années plus tard dans des pages si éloquentes.

Mais les fatigues de ce service, les privations qu'il était obligé de s'imposer, auraient ébranlé une consti-

tution plus vigoureuse que la sienne. Dechambre ne fut pas atteint du choléra, mais il présenta tous les symptômes d'une fièvre typhoïde grave. Dès les premières atteintes du mal, on le fit partir pour son pays natal. Il y fut entouré des soins affectueux et dévoués de sa mère, qui n'épargna ni peine ni fatigue pour conserver à la vie un fils si tendre et dont elle était justement fière.

La convalescence fut longue, mais triste aussi : la cruelle maladie avait interrompu ses études et lui avait fait perdre presque tous ses cheveux. Court fut ce moment d'abattement. La jeunesse et la santé eurent bientôt raison de ces noirs soucis. Si « le travail est un trésor », il est aussi un remède. Dechambre se l'appliqua et s'en trouva bien, si bien même qu'il se trouva, l'année suivante, prêt à concourir pour l'internat : il fut reçu en même temps que Béhier, Boinet, Jacquemier, Roger, etc., qui eurent des fortunes diverses, mais qui tous restèrent ses amis. Il fut attaché à l'hospice de la Vieillesse (femmes) et, sauf une interruption de quelques mois, y resta près de quatre ans.

En 1834, l'hospice de la Salpêtrière n'avait pas cette universelle renommée que nous lui connaissons aujourd'hui et qu'il doit à une suite non interrompue, depuis près d'un demi-siècle, de médecins aliénistes et neuro-pathologistes, éminents par leurs travaux et par leur enseignement. Mais, à cette date, le souvenir ne s'y était pas encore perdu d'une période non moins glorieuse de son histoire, celle illustrée par les Pinel, les Esquirol et les Rostan. Les leçons de ces savants maîtres étaient, elles aussi, suivies par un auditoire curieux et enthousiaste ; la jeunesse venait s'y instruire sur des questions qui à cette époque, comme encore de nos jours, avaient le don de passionner

tous les esprits. La médecine mentale et nerveuse ne touche-t-elle pas aux problèmes les plus élevés et les plus controversés de la nature humaine?

Un homme attirait alors l'attention du monde savant, par sa parole et par ses écrits. Anatomiste aux vues synthétiques, ses travaux sur le système nerveux trouvèrent en Cuvier un critique plus sévère que juste; physiologiste hardi, sa théorie cérébrale eut l'insigne honneur d'avoir Bonaparte pour implacable ennemi; philosophe, il est un des rares penseurs qui conçurent l'étude de l'esprit humain comme indépendante de toute métaphysique pour l'élever à la dignité d'une science : à tous ces titres, Gall — car c'est de lui que je veux parler — mérite une des premières places dans l'histoire des sciences biologiques de ce siècle. Ses idées remuèrent profondément les intelligences et donnèrent une très vive impulsion aux recherches sur l'anatomie et la physiologie du système nerveux.

Gall, de son vivant, eut autant d'adversaires que de partisans : la mort, qui ensevelit souvent dans la même tombe et l'homme et ses opinions, ne mit pas fin à la lutte. Il laissait de nombreux disciples. Le plus illustre, à qui son génie donnait quelque droit à dicter le jugement de la postérité, se fit le défenseur éloquent des idées du maître, dans des leçons qui, au dire des contemporains, furent une série de triomphes. Dans ce cours mémorable de 1836, on entendit la grande voix de Broussais tonner pour la dernière fois contre l'ontologisme des adversaires de la phrénologie, et mettre au service de celle-ci les restes d'une ardeur près de s'éteindre.

A côté des adversaires systématiques et des partisans enthousiastes, s'était formée une phalange de travailleurs qui, tout en s'inspirant des idées de Gall, cherchaient la solution du problème posé par lui en se servant d'une

méthode plus exacte et surtout plus appropriée, celle de l'observation clinique associée aux recherches de l'anatomie pathologique. Esquirol et Rostan poussaient les jeunes gens dans cette voie féconde et leur donnaient l'exemple. Qui ne connaît ces admirables travaux sur l'apoplexie et sur le ramollissement cérébral, presque tous sortis de l'école de la Salpêtrière? Il est impossible de passer sous silence la grande découverte qui y fut faite, toujours à l'aide de la même méthode, par A. Foville et Pinel-Grandchamp, des fonctions intellectuelles de la couche corticale du cerveau, découverte qui valut à ces deux jeunes auteurs le prix institué par Esquirol. Enfin, l'épilepsie et l'hystérie, ces deux affections nerveuses si fréquentes dans ce « grand *emporium* des misères humaines » (Charcot), ont été, de la part des maîtres et des élèves, l'objet d'études patientes et de descriptions précises, qui n'ont rien perdu de leur valeur et de leur exactitude malgré les immenses progrès accomplis depuis lors.

L'histoire, dit-on, ne se répète jamais. On serait plutôt porté à dire qu'elle est une imitation, lorsqu'on suit les diverses étapes scientifiques de l'hospice de la Salpêtrière. A cela, rien de surprenant. Les sujets de recherche y sont toujours les mêmes; les observateurs seuls changent, qui contribuent tous, chacun selon son inclination et son pouvoir, à l'augmentation du capital scientifique déjà accumulé. Parmi ces sujets de recherche, toujours renaissants, il est curieux de trouver, à plus d'un demi-siècle de distance, ce qu'on appelle aujourd'hui l'hypnotisme et qui portait autrefois le nom de magnétisme animal. A l'époque où Rostan, Esquirol et son élève Georget s'en occupèrent, on peut dire que la question n'était pas mûre; elle n'était surtout pas dégagée de cette compromission charlatanesque qui lui a nui si longtemps auprès des corps savants. Ils firent

cependant de leur mieux pour extraire la vérité scientifique des multiples singularités de ce phénomène aux allures simystérieuses ; ils poussèrent même plus loin leurs expériences : ils essayèrent les effets du magnétisme sur le traitement de la folie.

Déjà en 1813, puis en 1816, Esquirol avait fait avec le brahmane Faria quelques tentatives de ce genre sur onze femmes aliénées, maniaques et monomaniaques ; mais elles n'eurent aucun résultat. Une seule de ces malades, éminemment hystérique, céda à l'influence magnétique ; mais son délire n'éprouva pas de changement. Le magnétisme ne produisit aucun effet sur les dix autres aliénées. Le grand aliéniste ajoute qu'il répéta plusieurs fois, avec divers magnétiseurs, ces mêmes essais, sans obtenir plus de succès (1).

Interne d'Esquirol, Georget assista aux expériences de 1816. Doué d'une merveilleuse activité d'esprit et plus excité que rebuté par les difficultés, il reprit les expériences de magnétisme animal, « sans enthousiasme, dès le premier abord, » comme il l'avoue lui-même. Après avoir longuement « vu, observé, expérimenté », il passa « de l'incrédulité, ou plutôt de l'ignorance, à la croyance, à la connaissance des faits », selon ses propres paroles. Mais de la croyance à la crédulité, il n'y a, en pareille matière, qu'un très petit pas à franchir, et Georget, on peut le dire, l'a sauté. Il lui a suffi de rencontrer un jour une certaine hystéro-épileptique, atteinte de somnambulisme magnétique qui lui donnât des indications — un peu fantaisistes, il faut l'avouer — sur le jour et l'heure de ses attaques, sur le traitement à lui faire suivre et même sur sa guérison radicale prochaine. Georget, émerveillé, en conclut que « cette personne lui a offert des phénomènes fort étonnants de *prévision* et de *clairvoyance*,

(1) Esquirol, *Des maladies mentales*. Édit. belge, t. I, p. 78.

tellement que, dans aucun ouvrage de magnétisme, il n'a rencontré rien de plus extraordinaire (1) ».

Les erreurs des grands esprits sont des leçons de modestie et d'indulgence. A la distance où nous sommes, la méprise de Georget se perd au milieu des vérités dont il s'est fait le défenseur ; elle ne saurait en rien diminuer notre admiration pour ses talents et son mérite. Il avait trente-trois ans à peine, lorsqu'il mourut, et déjà il s'était élevé au premier rang par ses travaux sur la folie et la physiologie du système nerveux, et aussi par sa vigoureuse campagne en faveur de l'irresponsabilité pénale des aliénés.

Lorsque Dechambre arriva à la Salpêtrière, on n'y avait pas perdu le souvenir des expériences de Georget; on s'y montrait même les *sujets* qui lui avaient servi pour ses recherches. Deux étaient même célèbres : Pétronille et Manoury, veuve Brouillard, dite Braguette, — leurs noms ont passé à la postérité. Notre jeune interne trouva l'occasion excellente de contrôler les phénomènes extraordinaires dont on s'entretenait autour de lui. Avec le concours de ses amis H. Roger, Diday, Peisse et quelques autres, il entreprit une série d'expériences, s'entourant soigneusement de toutes les précautions voulues pour déjouer les supercheries des prétendues somnambules. Aussi, à la grande surprise des jeunes expérimentateurs, aucune des merveilles annoncées ne se reproduisit; le charme semblait rompu : une légère brise de scepticisme avait suffi pour tout faire évaporer, et la double vue, et la transposition des sens, et la prévision, et même la découverte des maladies par l'imposition des mains sur les organes.

Dechambre rendit compte de ces résultats dans une

(1) *De la physiologie du système nerveux et spécialement du cerveau*. Paris, 1821, t. I, p. 268 (note) et t. II, p. 404.

lettre publiée dans la *Gazette médicale de Paris* du 12 septembre 1835. Ce feuilleton d'un jeune homme de vingt-trois ans, écrit dans une langue excellente, est plein d'une fine et piquante ironie ; dans une série de scènes dialoguées, formant autant de petits tableaux de genre, on assiste aux expériences : on voit la malheureuse somnambule s'ingénier afin de conserver son bon renom de *lucidité;* malgré tous ses efforts, elle fait le contraire de ce qui lui est suggéré; aussi, fatiguée de la lutte, honteuse de son insuccès, elle s'avoue vaincue et disparaît, jurant sans doute, « mais un peu tard, qu'on ne l'y prendrait plus. »

Les mêmes qualités de composition et de style se retrouvent dans une seconde lettre publiée dans le numéro du 22 avril 1837 du même journal. Il s'agit cette fois de somnambules extra-lucides, de celles qui diagnostiquent les maladies avec plus de sûreté que le meilleur des cliniciens, et dont la thérapeutique est plus riche par son extraordinaire fantaisie que par la variété des indications. Dechambre nous fait assister à deux de ces consultations extra-médicales. C'est certes la plus amusante comédie de mœurs que de voir opérer gravement Céline — ainsi s'appelle l'une des somnambules — magnétisée non moins gravement par un médecin (1), « bien jeune alors, mais qui, heureusement pour la « philosophie médicale, s'est voué depuis à des travaux « plus sérieux » ; puis d'entendre les dissertations cliniques de Colette, l'autre somnambule, endormie par sa tante à l'aide de passes magnétiques des plus énergiques. Il y a là des scènes dialoguées, prises sur le vif, à faire croire que l'auteur assistait, le carnet à la main, derrière un rideau.

Ces deux feuilletons eurent le plus vif succès ; ils le

(1) Le Dr Foissac.

méritaient. En les relisant aujourd'hui, on ne peut s'empêcher de penser aux *Lettres provinciales*. Pascal devait être un des livres de chevet du jeune journaliste ; l'imitation du grand écrivain lui avait porté bonheur.

Mais ce n'était là que les moments de récréation de cet esprit si actif; le meilleur de son temps était consacré à perfectionner ses études cliniques, à aiguiser son sens d'observation, à réunir enfin de nombreux documents pour de sérieuses publications. Dès la première année de son internat, il put envoyer au *Journal des connaissances médico-chirurgicales* le récit d'une épidémie de grippe à laquelle il venait d'assister à la Salpêtrière. Peu après, il collaborait avec son chef, le Dr Hourmann, à des *Recherches cliniques pour servir à l'histoire des maladies des vieillards*. Ce travail, qui parut dans les *Archives générales de médecine*, est justement estimé, et mérite de l'être. Un mémoire non moins intéressant est celui qu'il donna au *Bulletin clinique de Piorry* et qui relate deux observations de paralysie directe, c'est-à-dire d'hémiplégie avec lésion cérébrale du côté des membres paralysés.

Dechambre était arrivé au terme de son internat sans être docteur en médecine ; il avait subi un échec à son premier examen, et ne se sentait pas le courage d'affronter de si tôt ses juges. Il attendait ; mais, comme il fallait vivre, il s'attacha à Jules Guérin, en qualité de chef de clinique et de secrétaire. Il collaborait aussi non seulement au journal de son nouveau maître, mais encore à d'autres feuilles plus récentes. Dans l'une d'elles, *l'Esculape*, fondée en 1839 par Furnari, il commença le 12 avril 1840 une série de feuilletons humoristiques, qu'il intitula : *Les Mouches*. « J'emprunte cette idée, dit-il en guise de préface, « à un ingénieux écrivain qui « publie sous le titre : *les Guêpes*, une revue mensuelle « de tout ce qui se passe de sérieux ou de plaisant dans

« le monde politique et la société parisienne. J'ai pensé
« que les guêpes étaient des insectes trop méchants
« pour notre petit monde médical, où il y a plus sou-
« vent à gronder qu'à châtier. »

Que ce programme n'ait pas été suivi à la lettre, personne ne s'en étonnera. Par un mode de transformisme, inconnu de Lamarck, mais qui n'eût peut-être pas échappé à la sagacité de Darwin, ces mouches inoffensives devinrent parfois guêpes : elles piquèrent, mais sans jamais laisser de venin.

L'*Esculape* n'eut qu'une existence éphémère; mais la plume de Dechambre ne devait pas rester oisive. Avec son ami Mercier, le jeune et brillant journaliste fonda l'*Examinateur médical*, dans lequel il continua ses attaques, souvent un peu vives, contre certaines personnalités du corps médical. On criait au scandale, on trouvait mauvais d'étaler ainsi au grand jour des plaies qu'il était préférable de cacher. Dechambre, piqué au vif, prit la défense des libertés de la critique et s'écria dans un mouvement d'indignation : « Montrer du doigt, dans le
« corps médical, le membre corompu qui répand autour
« de lui une odeur de vénalité, ou le membre rapace
« qui dérobe le bien d'autrui, ou le membre qui in-
« sulte et prévarique dans l'ombre ou par procuration,
« quoi ! c'est là du scandale ! Le scandale à présent
« consiste à stigmatiser et à honnir les choses scan-
« daleuses ! »

Dechambre avait sans doute raison, trop raison peut-être ; il l'apprit à ses dépens. Peu de temps après cette éloquente diatribe, l'*Examinateur médical* dut cesser sa publication. Ce fut un bien pour son rédacteur en chef, qui, redevenu libre de son temps, put enfin s'occuper de l'obtention de ses grades académiques. Nous sommes à la fin de 1843, et Dechambre allait avoir trente-deux ans. Il sentait tout ce qu'avait de pénible cette situa-

tion de vieil étudiant et il désirait y mettre un terme. Il demanda et obtint l'autorisation de passer ses examens à la Faculté de médecine de Strasbourg. Il se rendit dans cette ville au commencement de janvier 1844, et n'y resta qu'un mois. Ce mois lui suffit pour passer ses cinq examens de doctorat, et soutenir sa thèse qui traitait de l'hypertrophie concentrique du cœur et des déviations de l'épine par rétraction musculaire.

De retour à Paris, Dechambre s'y installa définitivement. Désormais il fera de sa vie deux parts : l'une, destinée à sa clientèle ; la seconde, la meilleure, consacrée à l'étude, aux travaux de cabinet. Jules Guérin, qui savait apprécier le talent et surtout s'en servir, l'attacha par un lien plus intime à la *Gazette médicale de Paris;* il fit de lui le rédacteur de la partie médicale, après la retraite de Genest. Pendant près de dix ans, de 1844 à 1853, Dechambre, qui était une plume d'action, ne laissa passer aucun numéro sans y collaborer. Non seulement il faisait la besogne courante du journal, mais il y insérait des mémoires originaux, qui sont tous des modèles de savoir, de méthode et de style.

Cette situation dépendante — et le caractère entier de Jules Guérin n'en admettait pas d'autre — ne pouvait durer indéfiniment. Un jour vint où la séparation se fit, non à l'amiable, mais à la suite d'incidents pénibles où les torts furent du côté du maître; celui-ci en garda longtemps une rancune violente, qui ne s'éteignit même jamais complètement. Il n'est donné qu'aux âmes élevées ou aux natures indifférentes de pardonner les torts qu'elles ont faits aux autres.

Dechambre ne resta pas longtemps un journaliste en disponibilité. « Un homme entre tous clairvoyant, sa-
« gace, libéral, homme d'ailleurs avec qui l'on a juste-
« ment pu dire, dans les deux acceptions du mot, que

« *le commerce était sûr* (1) », l'éditeur Victor Masson vint lui proposer la rédaction en chef d'un nouveau journal de médecine. Il accepta avec empressement ; le plus beau de ses rêves se réalisait : avoir un journal à soi, où l'on a ses coudées franches, où l'on peut dépenser sans compter cette ardeur généreuse pour le vrai et le bien que rien n'a pu éteindre, où l'on apporte à la défense des intérêts scientifiques et professionnels cette expérience chèrement acquise dans les luttes les plus diverses. N'était-ce pas un programme bien noble et bien ambitieux ? Et cependant il fut rempli, grâce à l'association de deux esprits d'élite, faits pour s'entendre. « En fondant ensemble la *Gazette hebdomadaire* », dit avec raison M. le Dr Diday, « Dechambre « et Masson s'étaient mutuellement devinés, pressentis « jusqu'au bout, et — de la part de l'éditeur, de père « en fils — ces deux pures et vives forces alliées, con- « vergeant toujours en ligne droite vers le but le plus « élevé, ont imprimé au journalisme médical un triple « caractère d'utilité, de dignité, de moralité dont la « science, l'enseignement, la profession n'ont pas cessé « et ne cesseront pas sitôt de bénéficier. »

Le premier numéro de la *Gazette hebdomadaire* parut le 7 octobre 1853. Depuis ce jour jusqu'à la veille de sa mort, pendant plus de trente ans, Dechambre appliqua les idées qui lui étaient chères et qu'il avait émises dès 1841. « Le journalisme médical, écrivait-il à cette « date, sauf quelques exceptions rares et accidentelles, « ne consiste guère qu'en un recueil de faits ; ces faits « tels qu'ils sont ne suffisent pas à constituer *scientifi-* « *quement* la plupart des parties qui composent le « domaine de la médecine ; il faut ouvrir de nouvelles « voies à l'observation ; il importe peu que les observa-

(1) Dr Diday, in *Lyon médical*, 1886, p. 66.

« tions particulières soient plus longues ou plus courtes,
« mais il importe surtout de les recueilllir à la lumière
« d'idées générales ; un contrôle rigoureux doit être
« exercé sur les prétendus faits qui se produisent jour-
« nellement dans le domaine public : le journalisme
« médical *critique* est donc un besoin de l'époque (1). »

La collection de la *Gazette* n'est que le long commentaire de ce vœu de jeune homme. Dechambre était admirablement préparé pour le mettre en action : ses connaissances étendues, sa vaste érudition, ses qualités de style, donnent à tous ses articles la solidité en même temps que le charme. Personne mieux que lui n'avait approfondi l'histoire de la médecine ; il avait étudié en philosophe les nombreuses doctrines qui se sont succédé depuis Hippocrate et, à propos de discussions mémorables, il a prouvé que, s'il savait les apprécier historiquement, il ne se laissait pas dominer par elles. S'il admirait les anciens, s'il admettait la tradition, ce n'était point par soumission aveugle, il aimait trop le libre examen ; mais il était convaincu que l'amour passionné du progrès n'exclut pas le respect des ancêtres et que les plus grands génies se sont honorés en reconnaissant ce qu'ils devaient à leurs prédécesseurs.

Si on voulait représenter une allégorie du journalisme médical, on pourrait emprunter aux Romains la figure d'un de leurs dieux, le dieu de la paix, aux deux faces adossées l'une à l'autre : celle qui est en arrière contemple le passé ; celle qui regarde en avant cherche à scruter l'avenir. Ce n'est qu'en se plaçant entre ces deux points de vue opposés que l'écrivain et le penseur peuvent juger sainement les questions, générales ou spéciales, qui s'agitent autour d'eux.

« L'histoire, a dit un philosophe (Diderot), est le

(1) In *Examinateur médical*, 1841, p. 2.

« flambeau de la vie et l'œil de l'avenir. » Dechambre s'est servi de ce flambeau pour éclairer les jeunes générations médicales. Dans son ardent amour du progrès, il s'efforça de faire entrer la médecine dans les voies nouvelles, en aidant aux transformations si profondes qui se sont produites et dans les méthodes et dans l'enseignement. Les discussions des Académies et des sociétés savantes, les livres nouveaux, tout ce qui se disait et se publiait lui donnait l'occasion de développer les idées qui lui paraissaient justes et progressives. On goûtait ses articles, non seulement pour le style d'une clarté et d'une précision si caractéristiques, mais aussi pour leur extrême bon sens, cette « puissance de bien juger et distinguer le vrai d'avec le faux ». Il était rare qu'on ne fût pas de son avis et qu'on ne se rendît à ses appréciations.

Dès le premier jour, il s'entoura d'une phalange de jeunes savants, les choisissant, dans toutes les branches de la médecine, parmi ceux qui avaient déjà marqué dans les concours ou qui avaient su se mettre en vue par quelque travail original. C'était là une source intarissable où le rédacteur en chef venait puiser au fur et à mesure des besoins du journal. Il serait trop long de citer ici les noms; j'en pourrais passer, et des meilleurs, parmi ceux qui, depuis un quart de siècle, ont acquis dans la science une juste renommée.

Dechambre donna toujours dans sa *Gazette* une place importante à la médecine mentale; il aimait l'étude si attachante des problèmes qu'elle soulève, et s'il ne lui consacrait pas tout le temps qu'il aurait désiré, c'est que d'autres soins l'en détournaient. Mais il se souvenait qu'il était membre de la Société médico-psychologique; parmi ses collègues, il trouvait des écrivains compétents pour exposer dans son journal les questions si délicates de psychologie morbide. Il choisit

ainsi successivement notre vénéré maître, M. Delasiauve, puis Morel, Linas, d'autres encore.

S'il laissait liberté entière à ses collaborateurs, qui, sous son habile direction, se mettaient vite au ton bienséant de la maison, il se réservait de traiter certains points particulièrement délicats, ceux qui ont trait à la déontologie médicale. En ce qui concerne la médecine mentale, on n'a pas oublié le remarquable article qu'il écrivit à propos de la discussion sur le divorce et la folie, qui eut lieu en 1882 à l'Académie de médecine.

La question avait été portée à la tribune de cette Compagnie par M. Blanche. Notre éminent collègue, se plaçant au point de vue de la clinique et aussi à celui de l'intérêt des malades, se posa en adversaire décidé de la dissolution du mariage dans les cas d'aliénation mentale d'un des deux conjoints, la folie fût-elle même reconnue comme absolument incurable par une commission de médecins. Notre savant confrère, M. Luys, se constitua, on s'en souvient, le champion de la thèse opposée, en s'appuyant sur des preuves anatomo-cliniques et sur des arguments de sentiment qui avaient trait non à l'aliéné lui-même, mais à son conjoint sain d'esprit.

Dechambre (1), abandonnant le côté médical de la question, la transporta du domaine de la biologie pure dans les régions plus élevées de la morale sociale. Laissant « ces disputes d'asile et d'amphithéâtre », il posa hardiment les principes suivants : « En soi, dans son « essence même, cette invasion de la pathologie dans le « contrat de mariage est anormale et subversive. Jus- « qu'ici, la loi ne s'est enquise de la maladie de ses jus- « ticiables qu'à leur profit, pour les décharger de de- « voirs onéreux, ou pour les soustraire à l'action pénale.

(1) In *Gazette hebdomadaire*, numéro du 2 juin 1882.

« Rien de plus juste ni de plus moral : devant la puissance publique, l'infirmité est un malheur, un objet « de commisération et de respect. Et voilà qu'on lui « demande de la traiter en réprouvée. Et cela pour le « plus grand bien du conjoint ou de la conjointe qui, « peut-être, aura par sa dissipation, par son inconduite, « par l'adultère, provoqué la folie du pauvre divorcé « sans le savoir! »

Il sait bien qu'en parlant ainsi, il se fera classer parmi ceux qu'on appelle les *sentimentaux;* mais qu'importe ! Comment d'ailleurs s'y prendre « pour ne l'être « point dans une question qui met en jeu le sentiment « le plus universel et le plus respecté dans les temps « anciens comme dans les modernes : celui de la famille »?

Un des arguments invoqués en faveur du divorce dans les cas de folie incurable, c'est que cette terrible affection ne saurait être comparée à d'autres maladies non moins incurables ; Dechambre y répond en terminant son article : « Un fou, dit-on, est bien différent « d'un phtisique ou d'un cancéreux ; il n'a plus sa personnalité psychique. C'est incontestable, et quand « nous prenons les intérêts de l'aliéné, nous n'oublions « pas qu'il a perdu la raison. La conséquence brutale, « c'est que, en lui, le conjoint ne perd pas grand'chose. « Peu à peu, l'aliéné devient insensible à la sollicitude « des siens ; il finit même par ne plus les reconnaître. « Mettons, si vous voulez, qu'il ne les reconnaît plus « dès le premier jour : la thèse reste la même. C'est « un spectacle cruel, révoltant pour un *sentimental*, que « celui d'un malheureux, — victime peut-être, nous « l'avons déjà dit, de l'union conjugale, — dont la vie « physique et la vie intellectuelle achèvent de se dissoudre dans un coin d'asile, pendant que l'épouse « étale, dans une existence nouvelle, la fortune qui lui

« a été gagnée ; pendant que, possédée par l'autre « époux à qui il faut plaire, riche de nouveaux enfants « qu'il faut élever et amuser, elle est amenée par la « force des choses à délaisser entièrement, à oublier « celui qui n'a jamais eu d'autre pensée que celle de « l'aimer et de l'enrichir. Qu'on en pense ce qu'on « voudra, oui, encore une fois, nous sommes sensible à « ce genre d'infortune. »

C'est ainsi que ce juste et ce sage comprenait ces questions qui agitent et troublent notre époque. En démontrant par un fait particulier, que toute législation, si elle doit s'appuyer sur la science, ne doit pas oublier le point de vue moral, Dechambre a rendu un grand service et qui fut très apprécié. Cet article, si judicieux et si honnête, fit le tour de la presse et il ne fut pas sans exercer une heureuse influence sur les décisions de nos législateurs.

Avec un tel souci de la morale, on ne s'étonnera pas que Dechambre eut le soin le plus jaloux de la dignité de sa profession. Il redoutait par-dessus tout le reproche de mercantilisme auquel n'échappe pas même le journalisme médical. Ce n'est que dans ces dernières années qu'il voulut condescendre à la publication d'annonces sur la couverture de la *Gazette;* mais jamais il n'accepta d'insérer, sous quelque forme que ce soit, une réclame quelconque dans le corps du journal.

Un jour, un fabricant de spécialités pharmaceutiques vint dans son cabinet pour lui apporter un de ces articles, pompeusement intitulés : *Thérapeutique*, qui, sous une apparence scientifique, prônent un médicament nouveau et se terminent invariablement par le nom et l'adresse d'un pharmacien. Dechambre parcourait le manuscrit, lorsqu'il vit son interlocuteur glisser timidement quelques billets de banque sur le coin de son bureau. Il se demanda s'il fallait rire ou se fâcher de

l'aventure. Il prit le parti d'en rire : il éconduisit poliment ce solliciteur au portefeuille si bien garni, en lui faisant comprendre qu'il s'était trompé d'adresse et qu'en frappant à la porte de tel autre journal de médecine, son or et sa prose seraient reçus avec empressement. Le marchand d'oviétan, d'abord surpris de ce refus, dut ensuite sourire d'un pareil désintéressement. En effet, pourquoi ne pas faire comme tout le monde? C'est justement ce qui distinguait Dechambre; il semblait avoir pris pour maxime de sa vie ce conseil de la marquise de Lambert à sa fille : « Il faut être, dit-on, « comme les autres; ce *comme* s'étend bien loin. Ayez « une émulation plus noble : ne souffrez pas que per« sonne ait plus d'honneur, de probité et de droiture « que vous. »

En 1864, deux éditeurs aux grandes initiatives, Asselin et Victor Masson, décidèrent la publication d'un *Dictionnaire encyclopédique des sciences médicales;* ils en confièrent la direction à Dechambre et à Raige-Delorme. Au bout de deux volumes, ce dernier se retira; Dechambre resta seul à la tête de cette œuvre monumentale, « qui fut comme le couronnement de sa vie et qui restera l'honneur de sa mémoire. »

Il en conçut le plan sur l'échelle la plus vaste; car il s'agissait de parcourir tout le cycle des connaissances médicales, dans leur plus large acception : ce qui explique la place importante donnée aux sciences dites accessoires, telles que la physique, la chimie, la botanique et la zoologie, et à celles que j'appellerai volontiers dérivées, comme l'anthropologie, la géographie médicale, l'hygiène et la démographie, sans oublier l'histoire, la biographie et la bibliographie. L'immensité et la variété de ce programme n'étaient pas faites pour

effrayer Dechambre ; mais il ne s'illusionnait pas sur les difficultés d'exécution. Il possédait heureusement toutes les qualités nécessaires pour mener à bien une pareille entreprise : l'opiniâtre ténacité, la patience persévérante, le savoir multiple, et surtout une grande facilité de travail.

On se fait difficilement une idée de la tâche à remplir, rien que pour l'établissement de la table des matières d'une encyclopédie. Et cependant c'est par elle qu'il faut commencer. Aucun terme, ancien ou nouveau, ne doit être oublié, si l'on veut être complet. Et être complet, n'est-ce pas la qualité maîtresse d'un tel ouvrage ?

Littré raconte quelque part comment il fit son dictionnaire de la langue française (1). Dans ce récit d'une exquise bonhomie et d'une modestie touchante, l'illustre penseur nous fait assister aux préparatifs et aux progrès de son œuvre. Il avait adopté un système de fiches, consacrées chacune à un mot, et sur laquelle étaient inscrits successivement tous les renseignements relatifs à ce mot, qu'il trouvait ou qu'on voulait bien lui faire parvenir. Je vois encore, sur une table proche de celle sur laquelle il travaillait, cette énorme caisse contenant par ordre alphabétique des milliers et des milliers de cartons blancs, recouverts de son écriture un peu archaïque. Lorsqu'on lui apportait un terme nouvellement usité — il aimait beaucoup, cet excellent maître, cette collaboration volontaire, venant surtout de jeunes gens — il prenait une fiche, l'y inscrivait, établissait son étymologie, en donnait la définition ; puis elle allait trouver sa place dans la caisse à côté de ses aînées.

On trouvait dans le cabinet de Dechambre une caisse

---

(1) *Études et glanures, pour faire suite à l'Histoire de la langue française*, Paris, 1880.

semblable : c'était la table des matières de son Encyclopédie. Chacun des petits cartons contenait, écrits de sa main, outre le mot, sujet de l'article, le nombre de pages qui devaient lui être consacrées, le nom de son auteur et la date à laquelle celui-ci devrait s'exécuter. Sur ces petits cartons, se lisaient les noms les plus illustres de la médecine, à côté de ceux de personnalités plus modestes. Tous tenaient à honneur de collaborer, sous la direction d'un chef estimé et aimé, à une œuvre aussi éminemment utile.

Ce système de fiches, outre cette incontestable utilité administrative, en présente une non moindre pour ce qui concerne les *renvois*. Ces renvois sont, on le sait, la grande préoccupation, l'écueil aussi de tous les auteurs de dictionnaires. Cet écueil, d'Alembert et Diderot le connaissaient déjà et ils s'étaient appliqués à l'éviter, sachant très bien que de renvoi en renvoi on finit souvent par l'omission. Et, selon la sage parole de Diderot (1), « il vaut encore mieux qu'un article soit mal « fait que de n'être point fait. Rien ne chagrine tant un « lecteur que de ne pas trouver le mot qu'il cherche. » Comme de coutume, mettant l'exemple à côté du précepte, il raconte l'anecdote suivante : « Un honnête « homme achète un ouvrage auquel j'ai collaboré (il « s'agit du Dictionnaire de médecine de James) : il était « tourmenté par des crampes, et il n'eut rien de plus « pressé que de lire l'article *Crampe :* il trouve ce « mot, mais avec un renvoi à *Convulsion;* il recourt à « *Convulsion,* d'où il est renvoyé à *Muscle,* d'où il est « renvoyé à *Spasme,* où il ne trouve rien sur la *Crampe.* » « Voilà, je l'avoue, ajoute-t-il, une faute bien ridicule;

---

(1) Art. *Encyclopédie,* in Œuvres complètes, publiées par J. Assézat et M. Tourneux, Paris, 1876, t. XIV, pages 414 et suiv.

« et je ne doute point que nous ne l'ayons commise « vingt fois dans l'*Encyclopédie.* »

L'œuvre de Dechambre tombe-t-elle aussi souvent dans le péché d'omission, et risque-t-on, en la feuilletant, de courir la mésaventure de l' « honnête homme », dont parle Diderot ? J'en doute fort, surtout pour toutes les grandes questions, qui sont magistralement traitées et constituent des monographies dont la science et l'érudition sont au-dessus de toute critique. Je ne dis pas que si quelque esprit chagrin se mettait à éplucher les cent volumes du Dictionnaire, il ne trouverait pas de ci de là, quelque oubli, quelque erreur à signaler ; mais je suis convaincu qu'il ne relèverait que des fautes vénielles, ne diminuant en rien la magistrale grandeur de l'ensemble.

Une critique plus juste, et qu'on n'a pas manqué de faire à l'*Encyclopédie des sciences médicales*, c'est que, dans l'espace de vingt-cinq ans qu'a nécessité sa publication, la science a progressé, des découvertes importantes ont été faites, des idées nouvelles ont été jetées dans la circulation ; par suite, les articles des premiers volumes semblent être de la science ancienne, lorsqu'on les compare à ceux des volumes plus récents. A cet inconvénient, Dechambre a su heureusement parer, grâce à la riche synonymie médicale. Je n'en citerai qu'un exemple : Axenfeld a donné, en 1868, une excellente monographie de l'ataxie locomotrice qui résume admirablement la science du moment. En vingt ans, une question de cette importance, qu'une nuée d'observateurs s'acharne à élucider, subit une transformation presque complète. Le lecteur du Dictionnaire n'en perd rien, un heureux hasard voulant que cette douloureuse maladie de la moelle porte aussi le nom de *tabes dorsalis.*

De nombreux faits analogues pourraient être cités :

ils démontrent avec quel soin vigilant Dechambre se tenait au courant de la science, il n'avait pas d'ambition plus élevée que de faire de son œuvre une représentation exacte des connaissances médicales de la fin de ce siècle, et pour y arriver, il travaillait sans cesse, il travaillait toujours, sans se lasser ni désespérer. Le chemin, dans lequel il s'était volontairement engagé, était rude ; il le suivait allègrement et avec confiance, car il en connaissait le but, celui d'être utile à ses contemporains et aux générations futures.

« Le moment le plus glorieux pour un ouvrage de « cette nature, écrit Diderot en parlant de son *Encyclo-* « *pédie*, ce serait celui qui succéderait immédiatement « à quelque grande révolution qui aurait suspendu les « progrès des sciences, interrompu les travaux des arts, « et replongé dans les ténèbres une partie de notre « hémisphère. Quelle reconnaissance la génération qui « viendrait après ces temps de trouble ne porterait-elle « pas aux hommes qui les auraient redoutés de loin, et « qui en auraient prévenu le ravage, en mettant à l'abri « les connaissances des siècles passés ! »

Peu s'en fallut que ces mélancoliques paroles du philosophe ne devinssent, il y a dix-huit ans, une triste réalité. Une fureur incendiaire s'était emparée d'une insurrection en déroute ; elle n'épargnait rien, ni musées, ni bibliothèques, ni habitations privées. Dechambre eut l'inexprimable douleur de voir consumer par les flammes tout ce qu'il possédait. De la quantité de matériaux qu'il avait accumulés depuis dix ans, des nombreux manuscrits de ses collaborateurs, il ne restait plus qu'un amas de cendres. Tout était à recommencer.

On a beau être stoïcien et s'être même répété à satiété, avec Lucrèce, qu'il est doux de contempler des calmes hauteurs de la philosophie les luttes et les erreurs de la pauvre humanité ; lorsque pareil malheur vous arrive, il

faut du temps pour s'en consoler. Dechambre, qui avait l'âme forte et le caractère élevé, eut bientôt fait de surmonter cette période d'affaissement, suite naturelle de tout choc moral ; il se remit à l'œuvre avec une ardeur nouvelle et, au bout de peu de temps, il put reprendre la publication de son *Dictionnaire* au point où de douloureux événements l'avaient interrompue.

Diriger une telle œuvre jusque dans ses moindres détails, revoir les manuscrits, corriger les épreuves, surveiller la mise en pages, exciter le zèle de ses collaborateurs en entretenant avec chacun d'eux une correspondance assidue, tel fut, jusqu'aux derniers jours de sa vie, le labeur de Dechambre. On se demande comment il faisait pour y suffire et pour rédiger encore une quantité innombrable d'articles dont plusieurs ont une importance capitale.

Au directeur incombait la tâche délicate de présenter la nouvelle œuvre au public. Il le fit dans une *Introduction*, écrite en un style simple et mesuré, où, après avoir fait l'histoire des lexiques et des dictionnaires publiés depuis l'invention de l'imprimerie, et avant de faire connaître le plan de l'Encyclopédie, il jette un coup d'œil, « non pas précisément sur l'état présent de « la médecine, mais plutôt, pour employer une expres« sion d'outre-Rhin, sur son *devenir ;* en un mot, il « examine brièvement d'où elle vient et où elle va. »

Quelles directions suivent-elles, les sciences médicales ? Elles sont, dit excellemment Dechambre, « enga« gées dans des voies neuves ; voies d'expérimentation « et de pénétrante analyse, où elles semblent se préci« piter chaque jour avec plus d'ardeur, et d'où elles ont « rapporté déjà un bagage considérable de notions pré« cieuses. Ces notions, sorties de l'analyse, ont permis, « par leur précision et leur caractère d'évidence, de « constituer nombre de synthèses partielles qui ont

« éclairé d'un jour magnifique certaines parties, naguère « profondément obscures, de la physiologie et de la « pathologie (pour ne rappeler que ce qui nous touche « le plus). Avec l'accroissement des faits, l'accroisse- « ment des termes ; avec la révolution des choses, la « révolution des mots. La langue médicale a subi un « remaniement tel que, sur beaucoup de points, elle « n'est plus intelligible à ceux qui ont dormi une « quinzaine d'années. Nous voyons, en second lieu, « toutes les branches de la science médicale en corréla- « tion étroite, ou, pour emprunter à la philosophie un « mot heureux, dans un état forcé d'*interdépendance*, « en même temps que chacune d'elles se développe « dans une direction particulière; semblable à ces fleurs « appelées *diclines*, qui vivent séparées, mais qui, à de « certains moments, se rapprochent pour se féconder. »

Des nombreuses monographies qu'il a données dans son *Dictionnaire*, il faut spécialement citer les articles suivants : *Anatomie des beaux-arts*, *Asthénie*, *Déterminisme*, *Eléments morbides*, *Songes* et, enfin, *Déontologie*. Ce dernier fut très vivement goûté dès son apparition. Tous les amis de l'auteur, tous ses collaborateurs, tous ceux, enfin, qu'avaient impressionnés ces pages d'un sens droit, d'une fine observation et d'une saine morale, l'engagèrent vivement à leur donner le développement du livre. Il résista d'abord à ces amicales instances ; mais, convaincu à la fin qu'il y avait un service à rendre à ses confrères, il céda et écrivit ce volume, petit par le format, mais riche par son contenu — *multa paucis* — qu'il intitula simplement *Le Médecin*, en lui donnant pour épigraphe cette noble et fière devise : *Obliquam fuge, ama rectam.*

A l'enseignement de ses devoirs, l'homme préfère généralement l'affirmation de ses droits. Dechambre se garde bien de flatter cette faiblesse de notre nature. Le

médecin — il le prouve surabondamment — a beaucoup moins de droits à revendiquer qu'il n'a de devoirs à remplir. Il ne s'agit pas seulement de ces obligations légales qu'il ne saurait enfreindre impunément, mais aussi et surtout de cet ensemble de qualités morales qui ennoblissent notre profession, l'élèvent au-dessus de toutes les autres et lui amènent l'estime générale. Mais, selon les paroles du maître, « la première condition « pour que la dignité médicale soit respectée, c'est que « le médecin lui-même en soit pénétré plus que per- « sonne. Quand il se sera dit que son importance dans « la société, découlant du bien qu'il est appelé à faire, « ne doit être employée qu'à faire le bien en réalité, et « ne doit pas dégénérer en une force abusive dont les « malades aient à souffrir, il aura posé la grande règle « de toute sa conduite. « Là où est l'amour des hommes « est aussi l'amour de l'art », est-il écrit excellemment « dans *les Préceptes d'Hippocrate.* »

Le médecin se trouve constamment en face de situations difficiles, délicates, où sa réputation, son honneur même, peuvent être mis en jeu. Dans ces moments d'hésitations et d'incertitudes, plus fréquents qu'on ne l'avoue, n'est-on pas heureux de trouver un guide sûr et éclairé, qui écarte des voies obliques et mène dans le droit chemin? Pour remplir ce rôle élevé, personne plus que Dechambre ne possédait l'autorité morale nécessaire, « cette grande autorité que seule peut con- « férer une existence digne de l'estime et du respect de « tous. Il fallait toujours avoir été honnête. » Il fallait aussi une connaissance approfondie de la nature humaine, une observation aussi perspicace que bienveillante, mais ne se laissant jamais tromper par ce qu'on a appelé avec raison les sophismes du cœur. Grâce à ces qualités, Dechambre était un « directeur » incomparable; il « était devenu l'arbitre suprême et respecté

« de toutes les dissensions déontologiques ». Son livre dont on peut dire qu'il est l'homme lui-même, est une sorte de casuistique médicale qu'on ne consulte jamais en vain. Tous les cas de conscience professionnels, depuis les plus simples jusqu'aux plus complexes, y trouvent une solution, toujours dictée par le bon sens, l'honneur et la justice, qu'il s'agisse du devoir du médecin vis-à-vis de lui-même ou de ses relations avec ses clients et ses confrères. Tout jeune docteur, en quittant les bancs de l'école, devrait se munir, comme d'un talisman, de ce code des devoirs et des droits de notre profession. N'est-ce pas le plus bel éloge à faire de l'œuvre de notre regretté collègue ?

De si importants travaux faits concurremment ne se mènent point, on peut le penser, sans une existence d'une invariable régularité. Littré, ce bénédictin laïque, travaillait habituellement de nuit ; il se mettait à l'ouvrage vers sept heures du soir, après un frugal repas, et, pendant plus de vingt ans, il ne s'est jamais couché avant trois heures du matin. Dechambre, lui, se levait lorsque Littré se couchait. Dès l'aube, en été, et bien avant l'aube, en hiver, il était à sa table de travail. C'est durant ces premières heures du jour, dont le calme est si propre à la méditation, qu'il écrivait ses articles du journal et du Dictionnaire. La journée était occupée par la clientèle, les devoirs académiques, les recherches ; quelques-unes de ses soirées étaient données au monde, à des amis, à des élèves, heureux de le posséder ; mais il se retirait toujours à une heure déterminée, qu'on ne pouvait lui faire passer. Une de ses soirées était consacrée à son excellent ami Brochin ; c'était celle du mercredi. Après avoir donné le bon à tirer du numéro de la *Gazette*, il se rencontrait avec lui dans un restaurant du quartier du Luxembourg. C'étaient deux esprits

faits pour s'entendre, deux natures qui, en se rencontrant, devaient se lier d'une amitié que le temps et les circonstances ne parvinrent ni à interrompre, ni à refroidir. N'ont-elles pas quelque chose de touchant ces agapes fraternelles, réunissant périodiquement ces deux amis que les exigences d'une vie occupée tenaient séparés l'un de l'autre ?

Tous ceux qui ont connu Dechambre, et qui l'ont approché, n'oublieront jamais son abord réservé, presque froid, sa figure impassible à la bouche railleuse, aux yeux vifs, brillant derrière les lunettes. Mais lorsqu'on avait le bonheur d'entrer dans son intimité, on n'était pas peu surpris de trouver, sous cette froideur et cette réserve, le cœur le plus chaud, l'intelligence la plus enthousiaste ; on se donnait alors tout entier. Il excitait des affections respectueuses, des amitiés fidèles, dont à défaut de famille — Dechambre ne s'était jamais marié — il sentait tout le prix. Pour nous, les jeunes, il y avait comme de la vénération dans les sentiments qu'il nous inspirait. Et c'était justice ; n'était-il pas pour nous l'image vivante de l'honnêteté et de la probité médicales, dans leur acception la plus élevée ?

Ce qui donnait encore plus d'agrément et de charme à son commerce, c'était la variété de sa culture intellectuelle. D'une érudition très étendue, il avait un goût particulier pour l'art et la littérature de la Grèce et de Rome. Il excellait particulièrement à traiter ces questions médicales qui sont sur les confins de l'archéologie et de l'histoire. Les juges les plus compétents ont favorablement accueilli sa savante *Etude sur le caractère de la figure d'Alexandre le Grand et de celle de Zénon*, et ont apprécié les recherches qu'il a publiées, en collaboration avec M. Charcot, sur *Quelques marbres antiques concernant des études anatomiques*. On n'a pas oublié non plus ses mémoires sur la *Maladie de Fran-*

çois Ier, sur le *Service de santé militaire chez les Romains*, sur le *Pansement chez les anciens*, sur d'autres points historiques encore, qui, tous, portent la marque d'un sens critique très juste, mis au service d'une érudition de bon aloi.

Comme tous les esprits élevés, Dechambre avait une prédilection pour la poésie ; avec Voltaire, il pensait que « si elle occupe un si haut rang parmi les beaux-arts », c'est qu'elle est « la musique de l'âme, et surtout des âmes grandes et sensibles ». Poète à ses heures, rompu aux mille difficultés de la versification, il a écrit un grand nombre de petits poèmes, des fables, des nouvelles. Les pièces qu'il a publiées, l'*Ode à Bichat*, un *Episode de la vie médicale*, les *Commandements du médecin*, d'autres encore, prouvent une fois de plus, après Haller, après Littré, que « le positivisme des sciences naturelles n'exclut pas l'inspiration poétique ».

Dechambre avait gardé de sa jeunesse un goût très vif pour le théâtre. Il en parlait volontiers et les jugements, pleins d'aperçus ingénieux, qu'il portait sur l'art dramatique contemporain, montraient qu'il était bien au courant de cette partie si riche et si variée de notre littérature. Rien de ce qui concerne l'humanité, aimait-il à répéter après Bacon, ne doit être étranger au médecin. Mais les meilleures productions de ce temps lui paraissaient inférieures à celles du XVIIe siècle. Il avait conservé son amour de jeunesse pour nos grands tragiques qu'il avait entendu interpréter par Rachel ; il en savait par cœur les plus beaux passages et c'était un charme de l'entendre dire quelque tirade de *Bérénice* avec les inflexions de voix de la grande tragédienne : on saisissait mieux les nuances délicates des sentiments exprimés dans les vers exquis de Racine.

« Si le bonheur qu'on cherche est le prix du vrai sage, » selon la parole de Voltaire, Dechambre a dû être un

homme heureux. Vrai sage, en effet, il l'était. Modéré dans ses désirs et ses ambitions, il mettait bien au-dessus des distinctions et des honneurs qui étaient venus à lui, ces satisfactions intimes que procure le devoir accompli, ces jouissances profondes que donne le travail intellectuel. Heureux, il l'était; car il voyait prospérer les œuvres auxquelles il avait consacré le meilleur de son temps, le meilleur de lui-même; il se voyait entouré d'amis anciens ou nouveaux, vieux ou jeunes, qui avaient tous pour lui une affectueuse déférence : se sentir estimé et aimé de ceux que soi-même on aime et on estime, n'est-ce pas là un élément du bonheur?

Le 5 avril 1885, les collaborateurs de Dechambre se réunirent et décidèrent de faire exécuter son buste, comme un hommage affectueux de leur admiration et de leur respect. Une souscription fut ouverte : ses listes se couvrirent rapidement; on y trouve les noms les plus illustres du corps médical, en même temps que ceux de tous les amis de notre collègue.

Dechambre se montra très sensible à cette touchante manifestation : il en ressentit aussi un juste sentiment de fierté. Nous attendions avec impatience la date fixée par lui de la fête qui devait rassembler tous ceux qui l'avaient connu et aimé. Quelques jours à peine nous en séparaient, lorsque, le 20 décembre 1885, il fut frappé d'apoplexie. Les soins les plus intelligents et les plus assidus ne purent enrayer le mal, il était sans remède.

« Sentant sa mort prochaine », Dechambre voulut remplir un dernier devoir. De ses deux œuvres, la première, la *Gazette hebdomadaire*, était en pleine prospérité; la seconde, le *Dictionnaire encyclopédique*, n'était pas encore terminée. Pour continuer l'une et compléter l'autre, il lui fallait un digne successeur. Il voulut l'indiquer lui-même. Son choix tomba sur M. le Dr Lereboullet, qui, depuis plus de douze ans, vivait dans l'in-

timité du maître. Ces relations de tous les instants lui avaient permis d'apprécier les mérites de ce médecin distingué, ses connaissances étendues, son aptitude au travail et ses qualités d'écrivain. En lui transmettant son héritage intellectuel, il savait le léguer à des mains pieuses qui ne le laisseraient pas dépérir. Peu d'heures après avoir accompli cet acte suprême, Dechambre s'éteignit. C'était le 4 janvier 1886 ; huit jours à peine le séparaient de sa soixante-quatorzième année.

Je n'oublierai jamais cette sombre et froide journée de janvier, où nous conduisîmes à sa dernière demeure le maître regretté. Je vois encore devant sa tombe plusieurs générations d'amis, qui, tous, étaient envahis d'une tristesse douloureuse à la pensée qu'ils ne le reverraient plus. C'est la poitrine oppressée et les yeux pleins de larmes qu'ils s'éloignèrent, les discours prononcés, du lieu de son éternel repos.

Mais Dechambre n'est pas mort tout entier ; la meilleure partie de lui-même n'est pas descendue dans son tombeau. La mémoire de ses belles et nobles qualités de cœur et d'esprit sera conservée par tous ceux qui l'ont connu ; et, lorsqu'à leur tour ils auront disparu, la médecine, à laquelle il a rendu de si éminents services, se souviendra encore de lui.

TRAVAUX DU D[r] A. DECHAMBRE

I. — Philosophie médicale et médecine mentale.

Lettres sur le magnétisme animal. In *Gazette médicale de Paris*, n[os] du 12 septembre 1835 et du 22 avril 1837.

De la monomanie homicide-suicide (affaire Jobard, de Lyon). In *Gaz. méd. de Paris*, 1852, p. 715.

De l'instinct et de l'intelligence des animaux. In *Gazette hebdomadaire de médecine et de chirurgie*, 1853-1854, p. 230 et 262.

Vitalisme et organicisme. In *Gaz. hebd.* 1855, p. 209 à 745. — 1860, p. 369 et suiv. — 1864, p. 513 et 529.

Doctrine du spiritisme. In *Gaz. hebd.* 1859, p. 609, 625 et 657.

L'hygiène morale, la psychologie morbide, la médecine des passions, le suicide politique. In *Gaz. hebd.* 1860, p. 337 et suiv.

Introduction au *Dictionnaire encyclopédique des sciences médicales*, 1864.

Eléments, éléments universels, éléments morbides. In *Gaz. hebd.* 1879, p. 167, 184 et 215.

Le déterminisme de Claude Bernard. In *Gaz. hebd.* 1882, p. 650 et 665.

La médecine et la théologie. In *Gaz. hebd.* 1885, p. 195.

Articles : DÉMON-ANGE-ESPRIT, DÉTERMINISME, DIVINATION (en collaboration avec M. L. Thomas), DOCTRINE, MESMÉRISME, ORACLE, SCIENCE, SENSATION, SENSIBILITÉ, SKOPZY (les), SONGE, SPÉCIFICITÉ et STATISTIQUE (applications à la médecine), du *Dictionnaire encyclopédique des sciences médicales*.

II. — Pathologie médicale et physiologie pathologique.

Épidémie de grippe à la Salpêtrière. In *Journal des connaissances médico-chirurgicales*, 1834.

Recherches cliniques pour servir à l'histoire des maladies des vieillards (en collaboration avec le D[r] Hourmann). In *Archives générales de médecine*, 1835 et 1836.

Observation de dégénérescence graisseuse des muscles et de ramollissement général des os. In *Arch. gén. de méd.* 1835.

Deux observations de paralysie directe. In *Bulletin clinique de Piorry*, 1835, p. 111.

Curabilité du ramollissement cérébral. In *Gazette médicale de Paris*, 1838, p. 305.

De l'hypertrophie concentrique de cœur. In *Gaz. méd. de Paris*, 1844, p. 601.

De la pharyngo-laryngite. In *Gaz. méd. de Paris,* 1851, p. 461.

Note sur la présence habituelle du sucre dans l'nrine des vieillards, lue à l'Académie de médecine de Belgique, dans la séance du 27 mars 1852. In *Gaz. méd. de Paris*, 1852, p. 220.

Note sur quelques points de traitement de prurigo. In *Gazette hebdomadaire de médecine et de chirurgie,* 1853, p. 87.

Tableau abrégé du choléra de 1853. In *Gaz. hebd.* 1853-1854, p. 181, 230 et 245.

Conp d'œil sur le choléra des départements en 1854. In *Gaz. hebd.* 1853-1854, p. 1072 et 1109 et 1855, p. 26 et 114.

Note concernant la théorie de MM. Andral et Gairdner, snr la formation de l'emphysème vésiculaire, dans les poumons tnberculeux, lne à la Société médicale des hôpitanx. In *Gaz. hebd.* 1855, p. 157, 361 et 419.

Emploi de la racine sèche de grenadier contre le tænia. In *Gaz. hebd.* 1856, p. 56.

Effets de la ligature de l'œsophage (en collaboration avec M. Marc Sée). In *Gaz. hebd.* 1856, p. 610.

Expériences concernant l'influence de l'air snr les plaies (en collaboration avec M. Marc Sée). In *Gaz. hebd.* 1857, p. 193.

Snr le traitement de la phtisie pulmonaire par les hyperphosphites alcalins. In *Gaz. hebd.* 1858, p. 585 à 683.

De l'érysipèle interne. In *Gaz. hebd.* 1858, p. 850.

Deux observations de catarrhe d'été (fièvre de foin). In *Gaz. hebd.* 1860, p. 68.

Observation de congestion cérébrale apoplectiforme et fondroyante, donnant lieu à l'hémiplégie. In *Gaz. hebd.* 1861, p. 68.

Expériences relatives à la chromidrose. Note lne à la Société médicale des hôpitaux. In *Gaz. hebd.* 1861, p. 495.

De l'ictère grave. In *Gaz. hebd.* 1862, p. 177.

Expériences sur l'action décolorante des urines, soit glycosiques, soit normales, sur la teintnre d'iode et sur la teinture de brome. In *Gaz. hebd.* 1863, p. 252, 265, 280 et 316.

Note sur la production des bruits anormaux du cœnr dans les cas d'anémie (en collaboration avec Vulpian). In *Gaz. heb.* 1864, p. 413.

Cas d'aphasie transitoire. In *Gaz. hebd.* 1865, p. 250.

Mémoire relatif à l'inflnence des saignées abondantes sur la production de la pléthore sanguine, de l'anévrysme dn cœur et des bruits de souffle cardiaqnes et vasculaires (en collaboration avec Vulpian). In *Gaz. hebd.* 1866, p. 195.

Influence du rhumatisme sur l'hygroma du dos de la main. In *Gaz. hebd.* 1868, p. 648.

Sur les périodes de contagion et de desquamation de la scarlatine. In *Gaz. hebd.* 1870, p. 241.

Analogies du scorbut et le béribéri. Note lue à l'Académie de médecine. In *Gaz. hebd.* 1871, p. 167.

Nouvelles expériences sur l'absorption de l'iode par la peau. In *Gaz. hebd.* 1874, p. 427 et 442.

Inocclusion du septum ventriculaire. In *Gaz. hebd.* 1879, p. 677.

La chloroformisation. In *Gaz. hebd.* 1882, p. 167.

Préface de l'*Hygiène et maladies des paysans,* par le professeur Layet, 1882.

Dictionnaire usuel des sciences médicales. En collaboration avec MM. Mathias Duval et L. Lereboullet. 1 vol. in-8°, 1884.

Observation de chromidrose. Mémoire lu à l'Académie de médecine, dans la séance du 1er avril 1884; avec de nouvelles remarques et les résultats détaillés de l'examen clinique et microscopique de la matière colorante. In *Gaz. hebd.* 1884, p. 239.

Accidents de première dentition. In *Gaz. hebd.* 1885, p. 255.

Contagiosité de la lèpre. In *Gaz. hebd.* 1885, p. 673.

Vaccination antirabique. In *Gaz. hebd.* 1885, p. 721 et 805.

Articles Adynamie, Algidité, Anthracosis, Anus (pathologie médicale), Aphonie, Artériotomie, Asthénie, Borborygmes, Carbonique (acide), emploi médical, Cauchemar, Courants marins, Decubitus, Déjection, Dentaire (prothèse), Dentifrices, Drain-Drainage, Eaux médicinales, Ecrouelles (Le toucher du roi pour guérir les) (en collaboration avec Chéreau). Ectasie, Fulguration (pathologie), Gouttes médicinales, Lait (bromatologie, thérapeutique, toxycologie), Langue (pathologie médicale), Malignité, Métallothérapie, Moules (bromatologie et pathologie), Œuf de poule (bromatologie et emploi médical), Orange (pharmacologie, emploi médical et bromatologique), Percussion, Solution et Dissolution et Somnolence, du *Dictionnaire encyclopédique des sciences médicales.*

III. — Déontologie médicale. Législation. Enseignement de la médecine.

Considérations sur l'enseignement de la médecine en France. In *Gaz. hebd.* 1853-1854, p. 13 et 37.

Sur les vivisections. In *Gaz. hebd.* 1857, p. 73; 1863, p. 593.

De la pénalité dans les cas d'exercice illégal de la médecine en cas de récidive. In *Gaz. hebd.* 1857, p. 97.

La question du service des aliénés du département de la Seine. In *Gaz. hebd.* 1861, p. 713, 745; et 1862, p. 241.

De la responsabilité civile et pénale des médecins. In *Gaz. hebd.* 1862, p. 577.

Du secret médical dans la question du mariage. In *Gaz. hebd.* 1863 p. 81.

Organisation du corps de santé de l'armée de mer. In *Gaz. hebd.* 1865, p. 497 et 513.

Timbre et cautionnement des journaux. In *Gaz. hebd.* 1870

Sur l'institution du concours. In *Gaz. hebd.* 1871, p. 97 et 129.

Exercice de l'art dentaire. — L'exercice de l'art du dentiste est-il soumis à l'obligation d'un diplôme de docteur en médecine ou d'officier de santé? In *Gaz. hebd.* 1871, p. 177.

Facultés de médecine et Écoles préparatoires. In *Gaz. hebd.* 1871, p. 493, 557, 573, 589 et 605.

Un officier de santé a-t-il le droit d'exercer dans deux départements à la fois, à la condition de se faire recevoir dans chacun de ces deux départements? In *Gaz. hebd.* 1871, p. 669.

Sur l'exercice cumulé de la médecine et de l pharmacie. In *Gaz. hebd.* 1872, p. 337.

De l'inspectorat des eaux minérales. In *Gaz. hebd.* 1873, p. 145, 163 et 193.
Sur un projet de création de Facultés de médecine. In *Gaz. hebd.* 1874 p. 441.
La liberté de l'enseignement supérieur. In *Gaz. hebd.* 1875, p. 385.
Exercice de la médecine en France par des médecins étrangers : le projet de loi Roger-Marvaise. In *Gaz. hebd.* 1877, p. 81.
Le timbre et les certificats délivrés par les médecins. In *Gaz. hebd.* 1877, p. 227.
L'affaire Dauval. Question morale. In *Gaz. hebd.* 1878, p. 309.
Affaire Lerondeau. Expertises médico-légales. In *Gaz. hebd.* 1878, p. 421.
Les hôpitaux et hospices et les officiers de santé. In *Gaz. hebd.* 1879, p. 99.
Syphilis et mariage. In *Gaz. hebd.* 1880, p. 187.
Le secret médical. In *Gaz. hebd.* 1880, p. 723.
Le péril vénérien dans la famille. In *Gaz. hebd.* 1881, p. 189.
Classement des professeurs dans les Facultés de médecine. In *Gaz. hebd.* 1881, p. 473 et 489.
Règlementation de l'art dentaire en France. In *Gaz. hebd.* 1881, p. 601.
Le divorce et l'aliénation mentale. In *Gaz. hebd.* |1882, p. 115, 357 et 405.
Le médecin : devoirs privés et publics; leurs rapports avec la jurisprudence et l'organisation médicales. 1 vol. in-18 diamant de 566 pages. Paris 1883.
Les femmes internes. *Gaz. hebd.* 1884, p. 683.
Les réclames et les annonces; déclaration. In *Gaz. hebd.* 1884, p. 701.
Le faiseur d'hommes; la fécondation artificielle de la femme. In *Gaz. heb.* 1884, p. 777.
L'enseignement médical et les étudiants étrangers. In *Gaz. hebd.* 1885, p. 13 et 31.
Rôle du médecin dans les assurances sur la vie. Réponse à M. le Dr Gibert (du Hâvre). In *Gaz. hebd.* 1885, p. 128.
L'agrégation et le professorat. In *Gaz. hebd.* 1885, p. 235.
Projet d'un Ordre des médecins. In *Gaz. hebd.* 1885, p. 530 et 546.
Articles : Certificat médical, Déontologie et Dicéologie médicales, Divorce, Médecins cantonaux, Médecins de l'état civil, Officier de santé, Remède secret et Sociétés savantes (Remarques générales), du *Dictionnaire encyclopédique des sciences médicales*.

IV. — Archéologie et Beaux-Arts sous le rapport médical

Caractères de la figure d'Alexandre-le-Grand et de celle de Zénon le Stoïcien, éclairés par la médecine. In *Gazette médicale de Paris,* 1851, p. 717 et 745; 1852, p. 573; et Broch. in-8o 1852.
La maladie de François Ier. In *Gaz. hebd.* 1866, p. 881.
De quelques objets d'art intéressant la médecine. In *Gaz. hebd.* 1857, p. 769.
De quelques marbres antiques concernant des études anatomiques (en

collaboration avec M. Charcot). In *Gaz. hebd.* 1857, p. 425, 457 et 513.

Note sur une ceinture de chasteté. In *Gaz. hebd.* 1859, p. 549.

Du pansement chez les anciens. In *Gaz. hebd.* 1865, p. 687.

Du service de santé militaire chez les Romains. In *Gaz. hebd.* 1868, p. 1 et 29.

De la crémation des morts sur les champs de bataille. In *Gaz. hebd.* 1870, p. 465, 545 et 610.

La terre de Lemnos. In *Gaz. hebd.* 1875, p. 597.

Anatomie canonique, symétrie. In *Gaz. hebd.* 1878, p. 97.

Nouvelle fonction oculaire. Des proportions du beau. In *Gaz. hebd.* 1878, p. 207.

Assistance médicale et archiâtrie chez les Romains. In *Gaz. hebd.* 1879, p. 629, 661 et 677.

Les œuvres de Rufus d'Ephèse. In *Gaz. hebd.* 1880, p. 110.

La médecine publique dans l'antiquité grecque. In *Gaz. hebd.* 1880, p. 689, 705 et 737.

Trousse de médecin au IIIe siècle. In *Gaz. hebd.* 1882, p. 219.

Anatomie artistique. In *Gaz. hebd.* 1882, p. 284.

L'art médical en Chine. In *Gaz. hebd.* 1883, p. 701.

Article : ANATOMIE DES BEAUX-ARTS, du *Dictionnaire encyclopédique des sciences médicales.*

V. — Littérature et Poésie.

Discours en vers, lu au banquet annuel des anciens élèves du collège de Sens. Paris, 1850, in-8° d'un quart de feuille.

Souvenir médical. Poésie. In *Gaz. hebd.* 1857, p. 1.

Ode à Bichat. In *Gaz. hebd.* 1857, p. 513.

Par Monts et par Vaux. Course médicale à travers les Pyrénées. *Gaz. hebd.* 1857, p. 618, 633, 673, 745, 817 et 833; 1858, p. 41, 89 et 113.

Souvenirs à propos de la guerre. In *Gaz. hebd* 1870, p. 513 et 529.

Aux chirurgiens des ambulances. Poésie. In *Gaz. hebd.* 1870, p. 542.

Le présent et l'avenir. In *Gaz. hebd.* 1870, p. 577.

La visite. Poésie. In *Gaz. hebd.* 1871, p. 161.

Le nouveau-né. Poésie. In *Gaz. hebd.* 1871, p. 653.

Les Commandements du médecin. Souvenir hippocratique. Poésie. *Gaz. hebd.* 1882, p. 1.

Paris. — Typographie Gaston NÉE, rue Cassette, 1.